

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: Féminisme et amitié
Autor: Melegari, Dora
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748777>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FÉMINISME ET AMITIÉ

Une bonne fille vaut plus de sept fils.
(Proverbe arménien)

En pays latin, l'amitié entre femmes a toujours été sentie moins vivement que chez les races du nord¹⁾. Elle n'entraîne pas dans les habitudes; chaque femme était reine chez elle, et vivait plutôt dans un cercle d'hommes ou presque exclusivement murée dans la vie de famille. Cela surtout pour l'Italie. En France, il y eut des amitiés célèbres: celle de M^{me} de Sévigné et de M^{me} de Lafayette, de la princesse de Lamballe et de Marie Antoinette, de M^{me} de Staël et de M^{me} Récamier. L'influence de Rousseau, ayant développé la sensibilité féminine, en fit naître plusieurs, sans parler des nombreuses amitiés plus modestes dont les noms n'ont pas été conservés par l'histoire.

La Révolution, l'Empire, rejetèrent les femmes dans d'autres préoccupations. Puis, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, les hommes étant plus occupés au dehors, plus absorbés par la vie extérieure et la fréquentation des cercles, les femmes, un peu délaissées, commencèrent à se voir davantage entre elles, et partout des amitiés féminines se nouèrent, même dans les pays où elles n'étaient pas traditionnelles. On aurait pu croire qu'un idéal commun les aurait raffermies encore, et que, les combattantes prenant part ensemble aux luttes sociales, de fraternelles liaisons se seraient formées.

Il ne me semble pas que ce résultat ait été obtenu; d'abord, parce que l'humanitarisme tarit les affections particulières et absorbe à son profit toutes les forces vives de l'âme; ensuite, parce que les nerfs de la femme ne supportent pas les combats prolongés et les luttes pour la popularité qui s'y mêlent. Elle perd sa sérénité, s'aigrit, s'irrite, et la bienveillance vis-à-vis de ses sœurs ne s'avantage pas de cet état d'agacement chronique, empiré du fait que la femme ne peut se soustraire complètement à d'autres luttes: la direction d'un ménage, le soin et l'éducation des enfants, les obligations mondaines où son amour propre est

¹⁾ Voir dans *Faiseurs de peines et Faiseurs de joies* le chapitre: *L'amitié*.

engagé. Et puis, le temps manque, on est pris de tant de côtés que les heures à donner aux amies ne sonnent jamais!

On voit celles qu'on n'aime pas plus que celles qu'on aime; car il n'est pas facile de choisir ses compagnes de travail. Quelquefois, il est vrai, on fait des rencontres charmantes, et, de ces contacts fréquents avec des personnalités nouvelles, des sympathies naissent: il y en a aussi qui meurent! Bref, je crois que la vie sociale et la poursuite d'intérêts communs a plus contribué, jusqu'ici, à désunir les femmes qu'à les unir. Elles n'ont pas encore appris à être solidaires les unes des autres, à avoir confiance les unes dans les autres; pour beaucoup, les vers de Desmahis sont encore tristement vrais:

Miracle, j'ai trouvé deux femmes qui s'estiment!
La rencontre est unique et l'on en parlera.

C'est dommage! rien n'étant agréable comme une tendre amitié entre femmes. Qu'importe l'agrément! diront les apôtres du féminisme, pourvu que la cause triomphe!

* * *

Triomphe-t-elle? Triomphera-t-elle? Le rôle de prophète est toujours difficile; en ce cas spécial, il est plus délicat encore. La question économique, qui se cache sous le féminisme et en fait la force, rend impossible un retour en arrière; mais en ce qui concerne la position morale de la femme dans la société et la famille, le problème est plus grave. La femme a profité, ces dernières années, de courants favorables; on accordait de l'estime à ses tentatives et peut-être était-on disposé à lui rendre justice sur certains points du code. L'état des esprits a changé récemment à cet égard, du moins en certains pays. Un vent de Fronde souffle, et l'on semble préparer une levée de boucliers contre l'invasion féminine dans les emplois et les lettres.

Jusqu'ici, en Italie¹⁾ surtout, les hommes, en général, s'étaient montrés plutôt bienveillants vis-à-vis de leurs compagnes et disposés à prendre leurs demandes en considération. Oui, certes, ils s'amusaient à des mots d'esprit aux dépens des femmes, mais ces petites escarmouches ne nuisaient pas sérieusement à la cause;

¹⁾ L'Italie fut l'un des premiers pays d'Europe à ouvrir aux femmes les portes de l'Université.

c'était comme une dernière fusillade à poudre après l'armistice qui prépare la paix définitive.

Tout à coup la scène a semblé changer. Pourquoi? A qui la faute? L'homme a-t-il eu peur de la concurrence? A-t-il craint de perdre ses privilèges? S'est-il effrayé de voir qu'en touchant à certaines questions délicates, les femmes menaçaient d'entraver ses plaisirs? Ou est-ce plutôt la femme qui s'est montrée impatiente, maladroite? A-t-elle voulu abuser de ses victoires? A-t-elle manqué de tact, de patience, de mesure? Ou bien, réellement, s'est-elle montrée inférieure aux tâches qu'elle entreprenait? Ce serait plus grave, et c'est ce que les hommes prétendent!

Le mouvement anti-féministe est parti jusqu'ici du camp des médiocres, des turbulents, des jeunes; mais il ne faudrait pas qu'il fît tache d'huile. J'essaye d'être complètement objective, et je crois qu'il y a du vrai dans les trois hypothèses: un peu de crainte égoïste chez les hommes, l'abus des paroles chez la femme, l'infériorité de son travail dans les places qu'elle occupe¹⁾. Ce dernier fait ne doit pas impressionner trop fortement; il provient de ce que la jeune fille ne considère pas l'emploi qu'elle remplit comme une chose définitive, mais comme l'antichambre d'un autre état. Ses études terminées, généralement de façon excellente, son attention ne se fixe pas sur ce qu'elle fait, mais sur ce qui pourrait lui arriver!

Tant que l'éducation n'aura pas modifié son âme en la délivrant de la hantise perpétuelle du mariage, et du mariage à *tout prix*, la femme ne verra pas son travail pris en juste considération, car elle l'accomplira sans soin. Non que le travail soit synonyme de renoncement au mariage: au contraire, il le facilite en bien des cas; mais, pour qu'il devienne réellement profitable à la femme, il faut qu'elle apprenne à être *elle-même*, c'est-à-dire un être pensant, qui accomplit sa tâche avec intelligence et zèle, et ne se considère plus comme une marchandise mise à l'étalage pour trouver acquéreur.

Cette évolution ne pourra s'accomplir aussi longtemps que la plupart des mères continueront à considérer le célibat comme un déshonneur pour leurs filles. Quelques-unes déclarent

¹⁾ Je ne parle pas ici de l'enseignement où, à certains points de vue, la femme se montre supérieure à l'homme.

bien ne pas vouloir les marier. Cela dure jusqu'aux robes longues! Du jour où elles voient la première amie de leur fille entrer en ménage; changement à vue! Une impatience les dévore, et combien sont prêtes à accepter les pires occasions. Santé, moralité, extérieur, âge, autant de préjugés! Et elles donnent leur consentement avec une facilité extraordinaire, sans vouloir réfléchir ni prévoir l'avenir. Si l'occasion ne se présente pas, c'est plus lamentable encore! La jeune fille, dégoûtée du travail par de fallacieuses perspectives, sentant peser sur elle le désappointement de sa famille, traîne une vie de mécontentement; la besogne qu'elle accomplit s'en ressent et devient de plus en plus médiocre.

Il n'en est pas de même dans tous les pays, mais on en trouve quelques-uns en Europe où cette mentalité domine. La vanité d'un côté, la crainte de l'avenir de l'autre, la tradition invétérée que la femme doit tout attendre de l'homme, jusqu'au droit de vivre, sont les causes de ce servile état d'esprit. Les mères ont quelques excuses; combien tremblent en discernant chez leurs filles certaines dispositions passionnelles! Ne vaut-il pas mieux les marier au plus vite, pensent-elles, que de les exposer à de pires aventures?

La réponse n'est pas aisée. En tous cas, si ces mariages paratonnerre empêchent les catastrophes immédiates, ils ne peuvent servir à former de vraies femmes, telles qu'après Fénelon les concevait un grand penseur chrétien du dix-neuvième siècle¹⁾; il voulait qu'on les élevât avant tout pour Dieu, puis pour elles-mêmes, pour leurs âmes, et enfin pour leurs maris et leurs enfants! Je suis persuadée qu'en effet, le seul moyen de libérer la femme est de lui donner comme premier bien la conscience d'elle-même; car, de cette conscience, naîtra sa dignité et la force d'accomplir ses devoirs, non comme une assommante corvée, ni en victime destinée aux inutiles sacrifices, mais volontairement, librement, joyeusement...

Ces femmes-là font leur place partout, et les hommes ne plaisantent pas longtemps en parlant de leur travail. En France, une femme a obtenu récemment le premier prix de Rome! En Allemagne aussi, une femme vient d'être appelée à la direction d'une

1) Monseigneur Dupanloup.

grande revue de chimie, et on lui promet une chaire à l'université de Leipzig! En Suisse, un des cantons allemands se montre disposé à admettre les femmes pasteurs!

Mais ces triomphes des vraies travailleuses ne doivent pas enivrer la généralité des femmes. Les libertés extérieures, il faut qu'elles s'en persuadent, ne servent à rien si elles ne s'appuient pas sur la liberté intérieure; elles pourront obtenir le vote politique, le vote administratif, tous les votes du monde, et resteront esclaves, si elles n'apprennent pas à se considérer comme un être moralement libre, et à mettre leur cœur dans leur travail. Avant toutes choses, elles doivent se débarrasser de l'esclavage de *paraître*; la femme n'acquerra son indépendance réelle qu'à ce prix.

Dans un livre récent, *le Sottisier des mœurs*, M. Octave Uzanne reedit l'absurdité de la mode¹⁾ et y voit le symbole de l'impersonnalité foncière de la femme, et il constate que les féministes elles-mêmes acceptent comme les autres cette basse discipline. Il les en raille plaisamment: „Les nouvelles amazones, dit-il, n'adoptent point, comme elles le devraient, un uniforme de combat, une tenue simple, distinctive, expliquant leur renoncement aux préjugés des fanfreluches; et leur volonté de se montrer désormais propres et décentes, mais sans faste, dans un costume tailleur, sobre, confortable, coquet, sans rien de plus...“ Ce serait fournir le témoignage que l'Eve nouvelle n'est plus une poupée ni une bête de luxe „au service des vanités de l'homme de plaisir“. Il termine son réquisitoire par ces mots sévères: „...La mode est leur littérature, leur science, leur histoire... Le féminisme ne sera jamais en France que de l'essayage, c'est-à-dire encore de la mode.“

Le livre de M. Uzanne contient d'aiguës vérités, mais je veux espérer encore qu'il se trompe et que nous verrons la femme de l'avenir apporter dans l'ordre moral et social un souffle de justice, de tolérance et de pureté dont la société a si grand besoin. Il viendra peut-être un jour où, malgré les préventions masculines, le fait sera reconnu par les hommes. Je dis *peut-être*. Cela dépend encore plus d'elles que d'eux.

* * *

¹⁾ Voir dans *Chercheurs de Sources*, le chapitre: *Les femmes et la toilette*.

En parlant des hommes, j'entends désigner ceux dont le jugement a quelque poids, et non ces étourdis qui déraisonnent à tort et à travers dans les cafés et la presse quotidienne contre le sexe à qui ils doivent la vie, les soins, et toute la douceur que leur enfance a connue. Pour aiguïser leur esprit, ils ont généreusement pris la femme pour cible. Ce qu'elles produisent est une si pauvre chose, si mesquine, si limitée! . . . A les entendre, on dirait qu'eux mêmes accouchent journellement de chefs d'œuvre!

Cette campagne initiée contre la production littéraire féminine est de date récente. Parce que Georges Elliot, Georges Sand, M^{me} de Staël portaient des vêtements féminins, personne en Angleterre ou en France ne s'est avisé de leur en faire un tort ou de trouver que leur sexe diminuait leur talent. Et sans parler de ces noms glorieux, que de femmes distinguées dans les arts et dans les lettres ont recueilli des succès réels, sans que leurs confrères masculins soient partis en guerre contre elles! Au contraire, ils les encourageaient, les entouraient de soins, leur faisaient un cortège d'admirateurs qui *les portaient aux nues*, souvent avec exagération.

Aujourd'hui l'antienne a changé. Un dénigrement systématique contre les jeunes talents féminins commence à se manifester. Cet acharnement est inexplicable. Plus ils sont persuadés de l'incurable médiocrité de la femme, plus les hommes devraient être convaincus que leurs propres œuvres dépasseront toujours les siennes, en beauté, force, profondeur . . . L'art, la littérature ne sont pas un emploi qu'on accorde par faveur, par protection; c'est un champ ouvert, où les plus vaillants peuvent faire valoir leurs mérites et où le seul juge est le public. En outre, qu'ils se rassurent: beaucoup de femmes étudient aujourd'hui, et très bien, mais la plupart ne continuent pas: la persévérance et le goût du savoir leur manque. La concurrence intellectuelle se réduira donc pendant longtemps à une minorité.

Au lieu de partir en guerre contre ces présomptueuses rivales, les hommes montreraient leur supériorité en les invitant courtoisement à montrer ce qu'elles sont capables de faire. Ce serait plus généreux et plus élégant. Et quel triomphe quand leur incapacité et leur infériorité seraient bien établies! L'un des principaux arguments des hommes contre la littérature des femmes

est qu'elles ignorent certains côtés de la vie. Mais elles en connaissent d'autres! Ils citent la politique, ce qui, au point de vue artistique, est une assez pauvre chose, et puis ils oublient que ce n'est pas un sacerdoce secret, et que ces députés, ces hommes d'Etat ont des familles, des épouses, des amies auxquelles ils se racontent volontiers. Du reste, laissons la politique; tout ce qui est psychologie du cœur est mieux connu par la femme que par l'homme, car elle se livre moins que lui!

Il se pique surtout de plus de science amoureuse. Ceci encore est discutable. Evidemment, il est mieux au courant des côtés équivoques de l'existence, et il en tire vanité. On pourrait dire: où diable la vanité va-t-elle se nicher? Puis, il ose tout dire... Les hommes ont tant insisté sur cet argument que les femmes se sont laissées prendre au piège, comme des alouettes au miroir, et quelques-unes se sont dépouillées de tout charme de pudeur. Elles ont cru affirmer leur égalité et ont gagné simplement le titre de *spogliate* (les dévêtues). Ce sont les Italiens qui, je le crois, ont inventé le mot.

Ce dénigrement systématique et injuste provient en grande partie du manque d'amitié entre les hommes et les femmes. J'ai dit dans un autre livre¹⁾ à quel point ce sentiment était nécessaire et désirable dans toutes les relations entre les deux sexes. Avec la liberté de rapports qu'accorde la vie moderne et les contacts plus fréquents et nombreux, il devrait entrer dans les habitudes de la vie sentimentale. Or, au contraire, les femmes qui possèdent des amis sont très rares aujourd'hui. Elles ont des camarades de sport, des admirateurs intéressés de leur personne...

Je parle des jeunes. Celles qui ont atteint la maturité de la vie ont conservé les affections acquises, et sont encore encouragées par la bienveillance masculine. Mais c'est le passé. Aujourd'hui le débinage a remplacé le dévouement, et la race des amis des femmes se perd! On préfère d'autres lieux de rencontre que les salons de l'amitié. Si on le reproche aux jeunes gens comme un signe de décadence, ils répondent que c'est la faute des *féministes*. Ce mot fournit un prétexte trop commode aux déclamations masculines, et il me paraît nécessaire de s'en-

¹⁾ Voir dans *Chercheurs des Sources*, le chapitre: *Les Amis de l'homme*.

tendre sur sa vraie signification. Puisque les hommes, à tout instant, s'occupent des questions qui regardent la femme, ils devraient apprendre à faire les distinctions nécessaires, ce qui les empêcherait de casser tous les œufs dans le même panier.

D'abord, les féministes d'antan — les pionnières hardies qui bravaient tous les ridicules, revendiquaient tous les droits, même celui du libre amour, coupaient leurs cheveux et affectaient des allures viriles — ne sont plus qu'une légende. Celles d'aujourd'hui suivent parfois la mode de trop près, affirment leur féminilité, et pratiquent le flirt tout comme leurs sœurs mondaines. Les termes du programme se sont modifiés dans les formes.

Ensuite, une distinction très nette doit être établie entre les femmes intelligentes et sérieuses qui désirent pour les autres femmes le progrès intellectuel et moral, et demandent un peu plus de justice dans le code et la vie, et celles qui proclament et réclament hautement leurs droits politiques. Ce sont deux méthodes absolument différentes, la mentalité aussi est d'une autre essence. Les premières croient au pouvoir du travail silencieux, les secondes à celui du mouvement et de l'agitation. Les unes restent attachées par certains côtés à la tradition, les autres sont disposées à la renier. Confondre sous une même appellation toutes les femmes qui travaillent au bien de leurs sœurs, est une erreur de jugement.

Les hommes ont le tort de se plaire à ces malentendus et à ces confusions, et dès qu'une femme pense et s'occupe sérieusement, ils lui jettent au visage, comme une injure, le mot de féministe! C'est absolument erroné, car la plupart des femmes qui travaillent, philanthropes, écrivains, artistes, ne portent pas cette cocarde au chapeau. Et du reste, celles qui la portent, méritent tous les respects, si elles sont sincères et sérieuses dans leur action.

* * *

Pour me résumer, j'ai constaté que l'humanitarisme avait été plus nuisible que favorable aux amitiés des femmes, et qu'en général, entre elles, la même foi sociale n'avait pas réchauffé les cœurs. J'ai constaté en même temps que les amitiés entre hommes et femmes devenaient plus rares et qu'un courant de malveillance masculine commençait à se manifester en certains pays et en

certains milieux contre le travail féminin. Les jeunes, surtout, s'essayent à représenter la femme comme un enfant malade et pervers, ou lui fabriquent une mentalité de courtisane! A les entendre, elle serait occupée uniquement à courir après les hommes et à se faire mépriser par eux! Les meilleures sont hystériques, par conséquent irresponsables . . . Pour un peu ils reviendraient à la phraséologie du moyen âge et les traiteraient de *poison délicieux*, de *vipère habillée*, de *réceptacle d'impudicité* . . .

On se demande, en lisant certaine prose, si ces gens-là n'ont ni mère, ni sœurs, tellement leur conception de la femme indique le détraquement. Sans doute, si l'on s'informait, on apprendrait que ces impitoyables détracteurs ont quelque part une vieille maman qu'ils adorent, et des sœurs dont ils gardent jalousement la dignité et l'innocence! Mais alors pourquoi ce cynisme révoltant de paroles? Si c'est un simple jeu de l'esprit, il est déplorable; car il provoque dans les cerveaux faibles un scepticisme, souvent grossier dans ses manifestations!

Je ne puis m'empêcher de sourire, quand je vois les hommes s'acharner ainsi contre les travailleuses. Le péril est pour eux ailleurs¹⁾, mais ils ne le discernent pas, ils ne voient pas la marée montante d'un nouveau type de femme, celle qui ne réclame qu'un seul droit, celui de la jouissance, et ne poursuit qu'un seul but: l'exploitation de l'homme sous toutes ses formes.

On le retrouve, ce type, audacieux ou passif, dans toutes les classes, depuis l'ouvrière paresseuse à la recherche de l'homme qui l'entretiendra, mari ou amant, jusqu'à la femme des classes bourgeoises qui absorbe au profit de sa toilette et de sa vanité une part prépondérante des ressources de la famille. Quelques-unes dissimulent encore cet état d'esprit, d'autres l'étalent avec impudeur, tout comme elles montrent généreusement les formes de leur personne; souvent, hélas! sans procurer de plaisir aux amateurs d'anatomie, car la Providence ne les a pas toutes taillées sur le modèle des nymphes classiques que les dieux poursuivaient dans des bois de lauriers-roses! On voit des dames, fort mûres, découvrir des charmes très amples avec une prodigalité qui in-

¹⁾ Voir dans *Chercheurs de sources*, le chapitre: *Les Femmes et la toilette*.

quiète. C'est à croire que les femmes ont perdu le sentiment du ridicule et la capacité de l'autocritique.

Evidemment, quand elles ne sont pas absorbées par le travail, les femmes modernes recherchent les hommes sans aucune réserve, mais c'est dans un but d'exploitation, d'argent, d'influence ou de plaisir ; car les femmes de ce type ne connaissent plus l'amour désintéressé. Le dévouement, la vie à deux, l'entente morale ? Elles s'en moquent pas mal ! La mode étant encore d'avoir un mari, elles font des efforts désespérés pour en attrapper un. Il pourvoit à leur bien-être. En tous cas, c'est décoratif et commode !

Elles aussi ont entendu parler des droits de la femme. S'agit-il de travailler, de renoncer à leurs aises ? Ce n'est pas leur affaire, mais le droit au plaisir, au luxe, elles en veulent bien, elles l'affirment, elles l'imposent. Cela a été fait en un tour de main. Tandis que les pauvres féministes s'époumonnent à demander le droit de vote, celles-ci entrent dans la vie politique par d'autres voies plus rapides et plus sûres.

Les hommes, se voyant très recherchés par ce nouveau type de femme, s'illusionnent et ne s'aperçoivent pas du danger qu'ils courent. Ils se croient encore les maîtres de la situation et ne le sont plus guère. Ces petites femmes détraquées qu'ils s'imaginent dominer du haut de leur intelligence et de leur raison, les exploitent, et se moquent d'eux ! Or, comme l'homme se passe difficilement de la femme, lorsque le type se sera généralisé, sa situation ne sera pas enviable. Le vrai danger pour son bonheur est là, et non dans les revendications des suffragettes.

Il me semble que beaucoup de malentendus s'éclairciraient, si les hommes et les femmes devenaient réellement amis entre eux. Ainsi ils apprendraient à se connaître, et les hommes se rendraient compte qu'entre les féministes qui leur portent aux nerfs, et les détraquées frivoles, il y a un autre type de femme qui vaut la peine d'être cultivé ; car il ressent encore la tendresse, pratique le dévouement, comprend le sérieux de la vie et ne demande que le droit de vivre avec dignité, d'aider les autres, et d'ouvrir son esprit aux grandes vérités morales et sociales.

ROME

DORA MELEGARI

